MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 26 (1926), p. 21-48

Henri Lammens

Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711806	*Les papyrus de la mer Rouge IV*	Pierre Tallet
9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LE CALIFE WALĪD

ET LE PRÉTENDU

PARTAGE DE LA MOSQUÉE DES OMAYYADES,

À DAMAS

PAR

HENRI LAMMENS.

L'histoire préislamique de ce monument, successivement temple de Jupiter Damascénien, basilique de Saint-Jean-Baptiste et enfin mosquée des Omayyades, demeure enveloppée d'épaisses ténèbres. La faute n'en retombe pas sur les Arabes. On ne saurait reprocher à leurs écrivains : chroniqueurs, voyageurs et polygraphes, de s'être désintéressés de cette « gloire de l'islam » que tous considèrent comme une des merveilles du monde. A vrai dire, leur zèle a plutôt contribué à embrouiller la question. Et d'abord, parmi ces témoignages, aucun n'est antérieur au IIIe siècle de l'hégire. Dans les pièces, où Boḥtorī célèbre le séjour à Damas du calife ʿabbāside Motawakkil (847-861), ce poète évite de mentionner la mosquée qui rappelait les splendeurs de la dynastie rivale[1]. C'est seulement à partir des Croisades, plus exactement avec l'encyclopédiste Ibn ʿAsākir († 1176), que nous possédons des notices détaillées.

Nous n'aurions qu'à nous en féliciter, si, chez ce compilateur, le zèle patriotique et religieux n'avait étouffé la critique et la recherche indépendante. Son succès sera prodigieux. Ses théories pseudo-historiques s'imposeront à toute la chronographie arabe de basse époque, où s'étalera désormais l'esprit de tendance. Pour ces raisons, une mise au point était désirable. On peut ajouter qu'elle s'imposait, après les recherches minutieuses et les relevés exécutés à

[1] Ibn ʿAsākir, *Tārīḫ Dimašq* (éd. Badrān), I, p. 253. Nous reviendrons plus bas sur cette publication.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Damas par MM. Watzinger et Wulzinger[1] pendant les années 1917 et 1918. Il faut se réjouir que cette révision ait été entreprise par un savant aussi familiarisé que M. René Dussaud[2] avec les problèmes de l'archéologie syrienne.

Depuis l'apparition des *Annali dell'islam* (III, p. 344, etc.) de don Leone Caetani, duc de Sermoneta, les orientalistes semblent s'être mis d'accord; ils considèrent comme une légende, qu'au lendemain de la conquête arabe, la basilique Saint-Jean de Damas ait été partagée entre chrétiens et musulmans. Tel n'est pas l'avis de M. Dussaud[3]. Il persiste à tenir « pour historique que jusqu'à el-Walid, les musulmans prièrent dans la moitié orientale de la basilique » damasquine.

I

Ce n'est pas chez les Arabes, c'est dans la littérature médiévale des pèlerinages en Terre sainte qu'il faut aller chercher, à partir de l'hégire, la plus ancienne mention de la basilique damasquine. Elle nous a été conservée dans la relation d'Arculfe[4]. Ce pèlerin gaulois, *natione Gallus*, visita Damas vers le milieu, ou au plus tard sur la fin du règne de Moʿāwia. Cette date est à retenir, parce qu'antérieure à l'époque de Walīd Ier, période sur laquelle porte tout le différend.

Nous sommes déjà redevables à l'esprit d'observation chez Arculfe d'une notation extrêmement précieuse pour la préhistoire de la soi-disant mosquée de ʿOmar à Jérusalem. Arculfe nous apprend que, sur l'emplacement du Temple, « Saraceni quadrangulam orationis domum . . . . . vili fabricati sunt opere »[5]. *Orationis domus* : on ne pouvait mieux qualifier le lieu de prière en plein air, la *moṣallā*, laquelle précéda, à Jérusalem, la mosquée de ʿAbdalmalik. Farazdaq n'emploiera pas d'autre vocable pour désigner la plus ancienne mosquée, élevée par les Omayyades à Damas. Par ailleurs, les cinq lignes consacrées par Arculfe à la *moṣallā* hiérosolymitaine se distinguent par leur pré-

[1] *Damaskus, die antike Stadt*, Berlin et Leipzig, 1921.

[2] *Le temple de Jupiter Damascénien et ses transformations aux époques chrétienne et musulmane*, dans *Syria*, III, p. 219-250.

[3] *Op. cit.*, p. 240.

[4] *Itinera hierosolymitana* (éd. Geyer), p. 221-297.

[5] *Itinera*, p. 226. Remarquez le qualificatif *quadrangula*.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

cision; elles valent, si l'on peut dire, un croquis d'ingénieur. Esprit curieux, « infatigable voyageur », *plurimarun regionum peragrator* [1], cet étranger garde les yeux ouverts. Les sanctuaires, les lieux du culte l'intéressent au plus haut point. Il en note diligemment, sur son carnet de voyage, les dimensions, la capacité [2], les formes architecturales, les matériaux de construction. Nous retrouvons chez lui des préoccupations de voyageur moderne, ce que M. Baumstark [3] appelle « eine archæologische Nuance », le souci de préciser ses descriptions à l'aide de croquis, sommaires sans doute, mais exacts dans l'ensemble. Ce sont les qualités que lui reconnaît également M. Paul Mickley [4] et qui lui avaient valu, de son vivant, le titre de *locorum sedulus frequentator* [5], vu le soin avec lequel il décrit un monument ou un site, après de fréquentes et minutieuses inspections sur les lieux.

Pour développer le sens archéologique, rien ne valait, à cette époque, un voyage en Palestine. Plusieurs mois de courses à travers ce pays permirent à Arculfe d'y perfectionner son talent inné d'observation, d'y étudier d'innombrables églises. Il y a circulé sans hâte, s'arrêtant partout à considérer, parfois à mesurer et à « croquer » les monuments auxquels s'attachait un souvenir biblique ou chrétien. Arrivé à Damas, quelques traits lui suffisent pour décrire cette *civitas regalis magna,* son enceinte, les jardins, les canaux du Baradā qui « les traversent ». Il s'intéresse à la situation politique du pays. Il sait que Damas doit son titre de *cité royale* à la prédilection, au choix du « roi des Sarrasins », dont il transcrit pertinemment le nom *Mauias*. Après quoi, il reprend : « *ibidem in honorem sancti Johannis baptistæ grandis fundata ecclesia est. Quædam etiam Saracenorum ecclesia incredulorum et ipsa in eadem civitate, quam ipsi frequentant, fabricata est* [6]. » Ce texte, dont l'importance ne saurait être exagérée ni l'inspiration suspectée, j'ai déjà eu l'occasion de le citer dans *La Syrie* [7], en l'accompagnant d'un bref commentaire qu'on me permettra de reproduire ici. « Il en ressort que, sous Mo'āwia, les Sarrasins se contentaient

[1] *Itinera,* p. 276.

[2] « Environ 3000 hommes » pour la mosquée de Jérusalem, antérieure aux constructions de 'Abdalmalik; *Itinera,* p. 227.

[3] *Abenländische Palästinapilger,* p. 59; cf. p. 62.

[4] *Arculf,* dans la collection *Das Land der Bibel,* II, 2e fasc., p. 7 et 9, Leipzig, 1917.

[5] Que lui confère Adamnanus; *Itinera,* p. 240, 247 et *passim.*

[6] *Itinera,* p. 276.

[7] *La Syrie, précis historique,* I, p. 87, Beyrouth, 1921; cité plus loin sous le titre *La Syrie.*

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à Damas d'une unique mosquée, modeste (*quædam*) édifice, *construit* pour eux et non pas obtenu par un partage aux dépens de la basilique, laquelle demeurait en la possession des chrétiens, au temps des Sofiānides.» J'aurais, opine M. Dussaud, fait «beaucoup dire à ce texte[1]». Je persiste à croire que, chez Arculfe, *quædam* s'oppose à *grandis*[2] et *fabricata* à *fundata*. La basilique était de *fondation* ancienne, la mosquée de *construction récente*. Tout forçait à les distinguer : leur différence d'âge, leurs dimensions et leur forme architecturale. Le Vénérable Bède a repris le texte d'Arculfe; mais c'est pour le préciser et accentuer la distinction complète des deux édifices. « *Christiani sancti baptistæ Johannis ecclesiam frequentant; Saracenorum rex cum sua sibi gente aliam instituit atque sacravit.* »

En Orient, seuls les monuments chrétiens sollicitent l'attention d'Arculfe. S'il a poussé jusqu'à Damas, c'était, avant tout, dans l'intention de vénérer les reliques de saint Jean-Baptiste. Or, si le partage de la basilique est antérieur à son passage, nous devrions admettre qu'il n'a pu exécuter son pieux dessein, sans qu'une seule allusion laisse percer la profonde déception qu'il a dû en éprouver. En outre, il ne se serait pas aperçu que le monument du saint se trouvait dans la section orientale de l'édifice, changée en mosquée, et cette mosquée, il se serait contenté d'en indiquer l'emplacement «en ville», *in eadem civitate*. C'est accumuler gratuitement les distractions chez un voyageur, partisan de «l'autopsie», comme notre Arculfe.

M. Dussaud estime qu'il y a eu méprise. Arculfe «ne s'est pas exactement rendu compte des lieux». Le *sedulus locorum frequentator*, n'ayant pu pénétrer par la cour et le transept, mais par le *Bāb az-ziāda*, ce contretemps l'aurait empêché «de constater que l'église et la mosquée formaient un seul corps de bâtiment[3]». M. Dussaud suppose que le *Bāb az-ziāda* aurait été aménagé le jour où «les chrétiens furent cantonnés dans la partie du vaisseau à l'ouest du transept». L'hypothèse est ingénieuse. Je doute que le recours à Maqdisī[4] et à Ibn Ǵobair[5], auxquels on nous renvoie, contribue à l'étayer. Contrairement

[1] *La Syrie, précis historique*, p. 239, n. 1.

[2] Ainsi, à Jérusalem, il oppose aux splendides basiliques chrétiennes l'appareil fruste, *vili fabricati sunt opere*, de la primitive mosquée de ʿOmar.

[3] *Op. cit.*, p. 236, 239.

[4] Éd. DE GOEJE, p. 158.

[5] *Travels* (éd. DE GOEJE), p. 269, 1; cf. p. 271. Nous reviendrons sur la valeur d'Ibn Ǵobair.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à son habitude, Maqdisī se montre cette fois fort confus. Ibn Ǵobair [1] mentionne, il est vrai, l'existence d'un vaste porche et de colonnes devant *Bāb az-ziāda*. Il en dit autant des trois autres portes; il ajoute qu'elles « servaient d'entrée à l'église et ne subirent aucune modification », à partir de l'hégire. Elles appartenaient donc à l'édifice primitif. Comme il n'affirme rien de pareil de *Bāb az-ziāda*, il semble bien considérer cette porte comme une *adjonction*, « ziāda », d'origine musulmane [2]. Même, en admettant qu'Arculfe n'ait pu pénétrer dans la cour, il paraît étrange qu'il n'ait pas remarqué la diminution du vaisseau de la *grandis ecclesia* dont les proportions peu communes l'avaient frappé, ni qu'en contournant le côté méridional de l'édifice, il n'ait pas constaté l'identité d'appareil et de construction de cette façade se développant sur 135 mètres de long.

*
* *

Il faut attendre plus de trente ans après le passage d'Arculfe, descendre jusqu'au califat de Walīd Ier (705-715), pour retrouver, chez les Arabes, la première allusion à une désaffectation de sanctuaires chrétiens. Le nom de la basilique de Damas n'est pas prononcé; mais la date du morceau, ses développements, la haute personnalité à laquelle il est dédié, tout nous ramène à Saint-Jean. Document important! Son involucre poétique l'a sans doute dérobé aux recherches des orientalistes dont aucun, à ma connaissance, n'a songé à le verser au dossier du procès. Il n'a pourtant pas échappé, nous le verrons, à l'attention d'Ibn ʿAsākir, le principal auteur responsable de la confusion introduite dans la matière. Ce texte se lit dans un long panégyrique, adressé par Farazdaq [3] au troisième calife marwānide, Al-Walīd.

[1] Ibn Ǵobair, *Travels*, p. 269, 7-9.

[2] D'après Yāqoūt, *Moʿǧam*, II, p. 591, les quatre portes seraient l'œuvre de Walīd.

[3] *Divan* (éd. Boucher, p. 107-109). Ces lignes étaient composées depuis plusieurs mois, quand M. Georges Chelhot m'a signalé d'Alep (21 avril 1924) le même passage de Farazdaq, mais d'après une édition dont je n'ai pas connaissance, celle publiée par المكتبة الاهلية, p. 43. Mon jeune correspondant, que je remercie, est également d'avis que, ajouté au témoignage d'Arculfe, il achève la démonstration.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

فرّقْتَ بين النصارى فى كنائسهم والعابدين مع الاسحار والعَتَمِ
وهم معًا فى مُصلّاهم واوْجُهُهُم شتّى اذا سجدوا لله والصنَمِ...
فَهَّمَكَ اللّٰهُ تحويلًا لبيعتهم عن مسجد يُتْلى فيهِ طَيّبُ الكلمِ

Tu as opéré la séparation entre les chrétiens (priant) dans leurs églises et les adorateurs, prosternés au point du jour et aux premières heures de la nuit.

Leurs oratoires se touchaient; mais leurs fronts prosternés se tournaient, les uns vers Allah, les autres vers l'idole.

Allah t'a inspiré [1] d'éloigner leur église du masǵid où l'on récite la bonne parole.

A qui sait lire et tient compte de l'imprécision propre à la poésie arabe et des exigences tyranniques du mètre prosodique, ce tercet complète congrument la description sommaire d'Arculfe. Les deux édifices, église et mosquée, étaient non seulement distincts, mais ils se trouvaient être rapprochés. L'arbitraire de Walīd a mis bon ordre à ce scandale. Il a «séparé» musulmans et chrétiens précédemment «réunis par le voisinage de leurs oratoires», وهم معًا فى مصلّاهم [2]. Le singulier *moṣallā* ne doit pas donner le change. Il indique, non un édifice unique et continu mais contigu. La preuve, c'est que, dans le premier vers, Farazdaq montre musulmans et chrétiens priant dans des oratoires séparés. Seulement la longue périphrase, désignant ses coreligionnaires et destinée à préparer la rime, l'a forcé de supprimer *moṣallīn* «priant», après *naṣārā* [3]. En enlevant la *bī'a* [4] aux chrétiens, le calife débarrassait les musulmans de ce voisinage; c'est le تحويل «éloignement». La préposition de lieu, عن, achève de montrer qu'il s'agit, non d'une désaffectation, d'une transformation, mais d'un transfert, celui de la mosquée s'installant dans la basilique, sa voisine.

Pas plus que les orientalistes qui ont discuté le passé de la mosquée omayyade, Boucher, le traducteur de Farazdaq [5], ne semble avoir deviné l'allusion de son poète à la basilique de Damas. Son commentaire du moins demeure

[1] Comp. *Qoran*, XXI, 79; cf. Ibn 'Asākir, *Tārīḫ Dimašq* (éd. Badrān), I, p. 202-203.

[2] وهم جميعًا اذا صلّوا, variante dans Ibn 'Asākir, *loc. cit.*

[3] Comme elle l'a réduit à ne mentionner que la prière de l'aurore et celle de la nuit close.

[4] Remarquez le pluriel *kanā'is*, dans le premier vers.

[5] *Divan de Farazdaq*, traduction française par R. Boucher, Paris, 1870.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

muet à cet égard. Sa version n'y a pas gagné en exactitude [1]. Boucher ne s'est pas suffisamment défié du style, tantôt elliptique, tantôt redondant de son poète. Il faut pourtant convenir que, pris à la lettre, le premier vers, ensuite le complexe وهم معًا فى مصلّاهم donnaient l'impression d'un sanctuaire unique, réunissant musulmans et chrétiens. Ibn ʿAsākir ne pourra s'en défendre.

Inutile d'appuyer plus longuement sur l'exégèse littérale d'un fragment poétique lequel, après tout, n'émane pas d'un témoin oculaire, comme le texte d'Arculfe. C'est seulement, après la mort de Walīd, sous son successeur Solaimān, que Farazdaq vint pour la première fois en Syrie. Ibn ʿAsākir (III, p. 259) le déclare formellement. A-t-il, à cette occasion, visité Damas, où Solaimān [2] s'abstint de résider? Rien ne le prouve. C'est donc dans l'Iraq ou dans les déserts de l'Arabie orientale [3] que le poète a entendu mentionner et qu'il a voulu célébrer, à sa façon, le coup d'autorité accompli par Walīd.

J'irai plus loin. Farazdaq, dont les plagiats sont célèbres [4], s'est contenté, croyons-nous, de paraphraser un poète contemporain, le Śaibānite Nābiġa. Voici le morceau dont il s'est vraisemblablement inspiré. Je le détache d'un long panégyrique adressé par Nābiġa au calife Walīd [5] :

Tu as arraché leur église du milieu de notre masǵid, enlevé ses fondations aux entrailles de la terre;

Tandis que les fidèles se tenaient en prière, de l'église ne cessaient de nous répondre les évêques [6];

Clameurs de barbares, célébrant leur liturgie [7], comme au matin crient les hirondelles.

Aujourd'hui triomphent la parole de vérité et l'appel véridique du livre d'Allah [8].

Chez les deux poètes, l'identité d'inspiration et même de canevas ne peut laisser de doute. Le développement se réduit parfois à la substitution de synonymes, comme طيّب الكلم et كتاب الله pour désigner le Qoran. Le فرّقت de Farazdaq correspond au قلّعت plus énergique du Śaibānite, mais a été renforcé,

[1] Cf. *Divan de Farazdaq*, p. 287.

[2] Il n'y vint que pour la cérémonie de la *bai'a* ou intronisation.

[3] Où séjournaient les Banoū Tamīm, ses contribules.

[4] Comp. notre *Chantre des Omiades*, p. 99.

[5] Des fragments ont paru dans *Al-Maśriq*, XXII, p. 617-618.

[6] اساقيف.

[7] قرّية.

[8] *Dīwān* de Nābiġa Śaibānī (ms. de la Biblioth. royale du Caire), p. 18 *a*.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

chez le premier, par l'addition de تحويل. A l'épithète «barbares, étrangers», Farazdaq substitue l'accusation brutale d'idolâtrie que Nābiġa épargne à ses anciens coreligionnaires. Chez Farazdaq, «l'aube», الاسحار, remplace «les appels confus des hirondelles matinales». Impossible de méconnaître une imitation. Si j'opine pour la priorité d'inspiration chez Nābiġa, c'est que, depuis ʿAbdalmalik, il fut un des habitués de la cour omayyade. Ce calife l'utilisa même pour lancer, au détriment de son frère ʿAbdalʿazīz, la candidature au califat de Walīd. Lui-même rappelle son passage à Baʿalbakk [1] et mentionne le Liban — mention plutôt rare chez les poètes du 1er siècle [2]. Après le quatrain cité plus haut, Nābiġa décrit longuement la mosquée de Walīd. Cette description, précieuse pour l'histoire du monument [3], atteste avec quelle activité les travaux furent poussés par le calife marwānide.

Nābiġa parle en témoin oculaire, à l'encontre de Farazdaq, lequel sur ce terrain n'a pas osé suivre son modèle. Le premier a vu l'achèvement de la coupole centrale, ensuite la vaste cour de la mosquée. Ce complexe représente «le *masǵid* du milieu duquel le calife a enlevé l'église». Parmi les nombreuses inscriptions qui ornaient, d'après lui, la mosquée, un texte [4] affirmait «la destruction de l'église qui se trouvait «dans» le *masǵid*». C'était la donnée officielle. Poète officieux [5], il ne pensa qu'à s'en inspirer. D'ailleurs dans le vocabulaire du Qoran et de l'islam primitif [6], le terme *masǵid* représente, non un édifice couvert, mais un *ḥaram* à ciel ouvert, l'ancien sanctuaire sémitique, comme à la Mecque, à Médine et à l'*Aqṣā* de Jérusalem. C'est ce ḥaram que Walīd aurait débarrassé et rendu libre au culte de l'islam. Nous aurons à revenir sur la remarquable description de Nābiġa.

«La poésie conserve les archives du peuple arabe», الشعر ديوان العرب. Je n'ai cessé de montrer l'influence considérable exercée par la poésie sur l'historiographie arabe [7]. Qu'il en ait été de la sorte pour la période préislamite, il n'y a pas lieu de s'en étonner, la littérature des Bédouins ayant débuté par

[1] *Dīwān*, p. 28 *a*.

[2] *Dīwān*, p. 19 *a*; de là le scolion en marge : «Liban, une montagne».

[3] Pour le détail, c'est la première en date.

[4] Nous le donnerons plus bas.

[5] Rôle qu'il conserva dans la suite, excepté sous le calife Hiśām.

[6] Cf. Lammens, *Ziād ibn Abīhi*, p. 88, etc.

[7] Dans *Qoran et Tradition* (*Recherches de science religieuse*, I, p. 27-51); *Califat de Yazīd Ier*, p. 307; *La Mecque à la veille de l'hégire*, p. 74, 175, Beyrouth, 1924.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

la poésie. Mais nous constatons le même phénomène, après l'hégire. Il n'en demeure que plus remarquable que, parmi les chroniqueurs les plus rapprochés de la période omayyade, Ṭabarī, Balāḏorī, Yaʿqoūbī, Masʿoūdī, etc. — tous très empressés à se documenter dans les poètes arabes[1] (rien que sur la mort de Ḥoǵr ibn ʿAdī, Ṭabarī[2] cite une centaine de vers) — aucun ne s'est avisé de mentionner le partage de la basilique. C'est que, opine M. Dussaud (p. 239), «tout le monde le savait» de leur temps. Dans ce cas, on ne voit pas à quoi rime la polémique engagée par Balāḏorī contre Aiṭam ibn ʿAdī. Chez les anciens annalistes, ces polémiques sont très rares. L'ambition de ces auteurs se borne à constituer des dossiers. Ils entassent des documents, sans se soucier de les harmoniser, de les mettre d'accord, d'en tirer une narration suivie, un tableau d'ensemble.

Aiṭam ibn ʿAdī avait «prétendu», زعم, qu'au lendemain de la capitulation de Damas, les musulmans avaient stipulé «la cession par moitié des maisons et des églises», انصاف كنائسهم[3]. Qu'auraient-ils fait de cet énorme lot de constructions? Au lieu de se fixer à Damas, les conquérants — nous le verrons — allèrent s'établir, avec leurs familles et leurs troupeaux, au camp de Ǵābia. Il faudra l'exemple de Moʿāwia, le choix qu'il fera de Damas comme capitale, pour les ramener partiellement en cette ville[4]. A la *légende*, زعم, admise par Aiṭam, Balāḏorī oppose l'autorité de Wāqidī, contemporain des derniers califes marwānides. «J'ai, affirme Wāqidī, lu la capitulation accordée par Ḫālid ibn al-Walīd aux Damasquins et je n'y ai vu aucune mention concernant le partage des maisons et des églises.» — «Le contraire, continue Balāḏorī, a été affirmé. Mais je me demande quelle peut être l'origine de cette légende[5], après l'affirmation si explicite de Wāqidī. Sans doute, au lendemain de la conquête, beaucoup d'habitants allèrent rejoindre Héraclius, à Antioche. Il ne manqua donc pas de logements pour les musulmans désireux d'habiter Damas[6].» Balāḏorī n'ajoute pas qu'ils en aient profité, sinon exceptionnellement.

[1] Chez ces auteurs, «on découvre un rapport constant entre la longueur des poésies inspiratrices et le développement des *riwāyāt* en prose». *Ziād ibn Abīhi*, p. 72, n. 1.

[2] *Annales*, II, p. 148-155.

[3] Remarquez la réapparition du كنائسهم de Farazdaq.

[4] Lammens, *La bādia et la Ḥīra sous les Omayyades*.

[5] Elle reparaît dans Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), I, p. 178, bas.

[6] *Fotoūḥ al-boldān* (éd. de Goeje), p. 123. Pour «les maisons et les *souqs* abandonnés», cf. Ibn ʿAsākir, I, p. 179, 2.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La locution انصاف الكنائس, mise en avant par Aiṯam ibn ʿAdī, signifie sans doute que, sur le nombre des églises, les chrétiens devaient en céder la moitié. Mais, à la rigueur, il pourrait donner à entendre que certaines auraient été partagées avec les musulmans. Telle aurait été du moins, d'après Ibn ʿAsākir, la solution adoptée à Damas pour la basilique Saint-Jean. D'une confiscation, partielle ou totale, d'églises, Balāḏorī (p. 131) ne connaît d'autre exemple qu'à Ḥomṣ. Si le même cas s'était présenté à Damas, il nous en aurait prévenus, quand il vient à mentionner les premières négociations entamées par le calife Moʿāwia pour la cession de Saint-Jean.

Ce souverain, qui fut le véritable créateur du califat, rêva de transformer Damas en une *civitas regalis*, une capitale digne de l'empire arabe et de sa jeune dynastie. Pour son palais, al-Ḫaḍrāʾ, il n'eut que l'embarras du choix. Parmi les spacieuses demeures, abandonnées par les riches notables et les fonctionnaires, il jeta vraisemblablement son dévolu sur la résidence de l'ancien gouverneur byzantin, qu'il aménagea et agrandit peut-être. Nous savons qu'al-Ḫaḍrāʾ voisinait avec l'agora de Damas et la basilique Saint-Jean[1]. Moʿāwia avait le goût de la construction[2] et de la représentation.

La mosquée, le *masǵid al-ǵamāʿa*, fut le forum de l'islam primitif. Là se concentre toute la vie politique, dans la capitale ainsi que dans les provinces. Chaque vendredi — sans parler des convocations extraordinaires, les صلاة جامعة[3] — le calife ou le gouverneur y entre en contact avec ses sujets ou ses administrés[4]. La mosquée servait également de théâtre à la cérémonie de la *baiʿa*, intronisation ou installation solennelle[5]. Moʿāwia était, disent les Arabes, né pour être roi[6]. Il voulut doter sa résidence d'une mosquée monumentale. La basilique Saint-Jean, voisine du palais, lui parut répondre à cette destination mieux que toute autre église de Ḍamas.

Le souverain qui, au jour de son intronisation à Jérusalem, alla prier dans les sanctuaires de la Ville Sainte[7], a dû fréquemment visiter sa voisine, l'église

(1) Cf. Lammens, *Moʿāwia*, à l'index, s. v. *Ḫaḍrâʾ*.

(2) *Moʿāwia*, p. 244-246. Il aménagea al-Ḫaḍrāʾ من بناء اهل الجاهلية من البناء القديم; Ibn ʿAsākir (ms. de Damas), I, p. 173-174.

(3) *Moʿāwia*, p. 343.

(4) *Moʿāwia*, p. 62; *Ziād ibn Abīhi*, p. 88 etc.

(5) Cf. *mosquée* à l'index de *Moʿāwia*.

(6) *Moʿāwia*, p. 189, etc.

(7) *Moʿāwia*, p. 61, n. 1; Moṭahhar Maqdisī (éd. Huart), V, p. 235; Lammens, *La Syrie*, I, p. 67.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de Damas. Celle-ci éclipsait par sa splendeur et écrasait par ses vastes proportions la *quædam,* mosquée « quelconque » que les Sarrasins avaient hâtivement construite sur l'agora de la cité, à côté, الى جانب, de l'église. Moʿāwia entra donc en pourparlers avec les chrétiens. Il n'y fut pas question de céder la moitié mais toute « la cathédrale Saint-Jean pour l'ajouter à la mosquée. Les chrétiens s'y refusèrent et Moʿāwia n'insista pas. Plus tard, le calife ʿAbdalmalik la réclama de nouveau pour l'agrandissement de la mosquée. Il offrit de la leur acheter; combinaison de nouveau rejetée par les chrétiens [1]. » « L'agrandissement » de la mosquée, sa reconstruction sur une grande échelle, ne pouvaient être réalisés que moyennant la cession de la basilique et de ses vastes dépendances. Alors seulement il devenait loisible de donner à la mosquée et à ses parvis les développements projetés. Ibn al-Baṭrīq [2] dit formellement que l'église était, non pas seulement « attenante », comme traduit M. Dussaud [3], en citant l'Eutychius de Migne, mais s'étendait sur une ligne parallèle et « à côté de la mosquée » الى جانب مسجد الجامع [4]. Rappelons l'exemple analogue de la Mecque.

A la Mecque, les agrandissements successifs de la grande mosquée amenèrent l'expropriation des constructions voisines. Des quartiers entiers, ربع, furent sacrifiés pour « entrer, دخل, dans le masǵid al-ḥarām » [5], à savoir dans le périmètre des cours qui formaient le sanctuaire mecquois. On finit par y englober, par « y faire entrer le torrent », qui sert d'émissaire aux eaux des pluies torrentielles, أدخل الوادي في المسجد الحرام [6]. Voilà comment procéda Walīd à Damas. Il expropria l'église Saint-Jean au bénéfice et pour « l'agrandissement » de la *moṣallā* islamite. La tradition musulmane le montre commençant par détruire l'église, puis « la faisant *entrer* dans le masǵid » [7], c'est-à-dire dans le plan de la future mosquée [8].

Les *Annales* d'Ibn al-Baṭrīq ou Eutychius sont précieuses pour l'histoire de

[1] Balāḏorī, *op. cit.*, p. 125.

[2] Éd. Cheikho, II, p. 42, bas; à la ligne 5, lire قرة بن شريك.

[3] *Op. cit.*, p. 239, n. 4.

[4] Comp. al-Makīn (éd. Erpenius), p. 71.

[5] Azraqī (dans Wüstenfeld, *Chroniken der Stadt Mekka*), I, p. 468, bas; 469-471.

[6] Azraqī, *op. cit.*, p. 468, 471, 10. Cf. *La Mecque à la veille de l'hégire,* p. 105.

[7] Balāḏorī, p. 125, bas; Ibn Ǵobair, p. 262.

[8] Le récent traducteur de Balāḏorī, M. O. Rescher, a également compris que la cession réclamée par les califes aux chrétiens avait en vue « den Platz [nebst Kirche] »; *El-Beladhorī,* p. 126-127, Leipzig, 1917. Donc sans partage.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

la Syrie chrétienne, sous les Arabes. Il était particulièrement bien renseigné sur les circonstances qui avaient accompagné la reddition de Damas. Lui seul nous a appris le rôle qu'y a joué Ibn Sarǧoūn, l'aïeul de saint Jean Damascène et futur ministre de Moʿāwia Ier[1]. En sa qualité de patriarche melchite, Eutychius devait connaître l'histoire de la basilique damasquine. Il s'intéresse d'une façon spéciale aux sanctuaires syriens et note les violences commises à leur détriment par le calife-bâtisseur Walīd Ier[2]. Il connaît également les auteurs arabes. A leur suite, et en termes presque identiques, il reproduit les objections élevées par les musulmans, quand ʿOmar II voudra revenir sur l'abus de pouvoir commis par son prédécesseur. Si Eutychius affirme moins la contiguïté que la juxtaposition des deux édifices, c'est que la tradition, la musulmane et la chrétienne, lui accordaient raison et justifiaient la situation décrite par Arculfe. D'après M. Dussaud, « le témoignage de Masʿoudi, si bref qu'il soit, est déjà très net. Parlant du temple de Jupiter Damascénien, il note : « Les chrétiens le convertirent en église; après la conquête musulmane, cette « église fut convertie en mosquée et el-Walid, fils d'Abd el-Malik, le répara »[3]. Ainsi, une mosquée est installée dès l'introduction de l'islam à Damas, et c'est seulement sous el-Walid qu'une réfection importante fut entreprise[4]. » Pour amener cette conclusion, la version de M. Dussaud a donné à ce témoignage une précision que l'original n'impose pas et que le contexte exclut. Voici littéralement ce que dit Masʿoūdī : « La mosquée de Damas était, avant l'apparition du christianisme, un vaste temple... Survint le christianisme et il fut converti en église. Ensuite survint l'islam; l'église fut changée en mosquée[5] et *solidement réédifiée* par Walīd », ثم ظهر الاسلام فجُعِل مسجدًا واحكم بناءهُ الوليد. De même que le changement du temple en église n'avait pas suivi immédiatement l'avènement du christianisme, ainsi un certain laps de temps s'était écoulé entre l'apparition ou le triomphe de l'islam — ظهر comporte les deux sens — et la désaffectation de toute l'église. Masʿoūdī attribue cette mesure

[1] *Moʿāwia*, p. 386-392.

[2] Ibn al-Baṭrīq, II, p. 42.

[3] Masʿoūdī, *Prairies d'or*, IV, p. 90. Dans la traduction française de V, p. 363, il faut lire « S. Jean Baptiste » au lieu de « S. Jean Damascène ».

[4] Dussaud, *op. cit.*, p. 239.

[5] Même tournure adoptée par Iṣṭaḫrī (éd. de Goeje), p. 60, et Ibn Ḥauqal (éd. de Goeje), p. 115, lesquels ignorent le partage. Yāqoūt, *op. cit.*, II, p. 591, venu après Ibn ʿAsākir, l'ignore également, du moins n'en fait pas mention.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

au règne de Walīd. C'est également le sens adopté par Barbier de Meynard, le traducteur de Masʿoūdī.

II

Ibn ʿAsākir, tout en affirmant le partage entre les deux confessions, trahit dès l'abord l'inconsistance de sa documentation, dont nous relèverons d'autres preuves. Il se contente d'écrire : « les musulmans priaient dans une section, les chrétiens dans une autre »[1], sans désigner plus explicitement quelle était la partie assignée aux musulmans. Par les détails dans lesquels il entre ensuite, il semblerait qu'il a en vue la section orientale. Ainsi c'est « du côté de Bāb Ġairoūn » qu'il fait pénétrer le calife dans la mosquée[2]. M. Dussaud (p. 240) croit devoir préciser et suppose que c'est « par la baie orientale de la triple porte sud ». Mais cette baie et celle du centre avaient dû être murées le jour où les Byzantins construisirent le transept de la basilique. Dans les récits anciens, c'est par le Bāb Ġairoūn, encore appelé « Porte des gradins », à cause de son escalier monumental, qu'on « monte au *masǵid* et au *moṣallā* des musulmans ». C'est là que se tient Aboū Idrīs al-Ḫaulānī, mort l'an 80 H. (donc avant le règne de Walīd), et que, « assis sur les degrés, l'auditoire écoute ses exhortations et ses récits pieux », والناس تحتهُ جلوس يقصّ عليهم ويحدّثهم[3].

Rappelons que c'est dans la section orientale que s'élevait l'autel et qu'étaient conservées les reliques de saint Jean-Baptiste. Cela étant, on s'explique mal l'opiniâtre résistance des chrétiens, devant les instances et les menaces des califes omayyades, si, depuis les premières années de la conquête, ils s'étaient trouvés dépouillés de ce vénérable monument. Cette spoliation enlevait

[1] Ibn ʿAsākir, *op. cit.*, I, p. 199.

[2] Ibn ʿAsākir, I, p. 200, 2. M. Dussaud (p. 240) renvoie à Maqdisī, p. 158, 160, où il n'est question ni de Moʿāwia ni de la *maqṣoūra* que lui a attribuée Ibn Ǵobair (p. 265, 4-5). L'auteur espagnol n'affirme nulle part (p. 265, 6; cf. p. 269, 3) que le calife soit entré dans la mosquée par la porte vis-à-vis de la Ḥaḍrā'. Si son texte comporte un sens, il doit être question de la cour, puisqu'il mentionne la porte « faisant face à la *qibla* ». Ibn Ǵobair, dans son historique de la mosquée, dépend entièrement d'Ibn ʿAsākir (voir plus bas). M. Dussaud a pu se laisser induire en erreur par la version de Guy Le Strange, qu'il faut toujours contrôler. Le texte du manuscrit d'Ibn ʿAsākir (I, p. 154, *b*) a été tronqué dans l'édition de Badrān (I, p. 200, 2-3).

[3] Ibn ʿAsākir (ms. de Damas), vol. VIII (non paginé), notice d'Aboū Idrīs al-Ḫaulānī.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sa principale valeur à l'autre moitié de la basilique; elle devait les avoir préparés à subir de nouveaux abus d'autorité.

Von Kremer et de Goeje[1] observent que les chrétiens occupent la partie orientale de Damas; puis ils se demandent comment on a pu attribuer aux musulmans la moitié orientale de la basilique. Cette difficulté n'est plus à retenir. Elle repose sur la supposition gratuite qu'au lendemain de la conquête les Arabes n'eurent rien de plus pressé que de s'établir à Damas. Nous savons maintenant avec quelle lenteur a procédé l'arabisation dans les villes syriennes. A l'avènement des Marwānides, Damas demeurait une ville en très grande majorité chrétienne[2]. Même en admettant la légende du partage, rien ne s'opposait à ce qu'on attribuât la section occidentale de l'église aux chrétiens, lesquels continuaient à habiter à l'ouest comme à l'est de la basilique, puisqu'ils occupaient toute la ville.

Il y a pourtant lieu de se demander pourquoi c'est précisément à la section orientale de Saint-Jean que s'attaque la démolition de Walīd. Pour commencer, elle détruit le maître-autel[3]. Les musulmans l'avaient donc conservé jusqu'à ce jour. D'après M. Dussaud (p. 238, n. 3), « il n'y avait aucune raison de détruire l'autel, un simple transfert suffisait ». Nous ne le pensons pas. L'opération était beaucoup plus compliquée. Le transfert de l'autel ne suffisait pas pour la simplifier. Il faut donc admettre, avec Balāḏorī, sa destruction, formellement attestée par Ibn ʿAsākir[4], dont M. Dussaud (p. 239) préfère l'exposé « comme plus explicite ». La principale difficulté n'était pas de se débarrasser de l'autel. Il y avait l'ensemble constitué par l'hémicycle de l'abside, par le *presbyterium*, en d'autres termes, le vaste chœur de la basilique, les places occupées par le trône de l'évêque et les sièges des prêtres; il y avait l'autel et enfin l'iconostase avec ses marbres précieux et ses icones. On se demande comment les musulmans ne s'en sont pas débarrassés plus tôt, rien que pour se mettre au large dans la section orientale qu'on veut leur assigner. C'est cette destruction qui a fait supposer aux chroniqueurs musulmans que

[1] *Mémoire sur la conquête de la Syrie*², p. 96-97. L'auteur regrette de n'avoir pu consulter le travail d'Ibn ʿAsākir. Son regret eût été atténué, s'il avait pu lire (I, p. 146, etc., éd. Badrān) son chapitre sur la prise de Damas : modèle achevé de confusion et d'incohérence!

[2] Cf. *La Syrie*, I, p. 119-120.

[3] Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), I, p. 200; Balāḏorī, p. 125.

[4] Avec force détails.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

toute la basilique avait été démolie, ensuite rebâtie. Ibn ʿAsākir a mentionné de même les fouilles exécutées, sous Walīd, pour retrouver la tombe de saint Jean-Baptiste[1]. Comment expliquer que les musulmans aient attendu jusqu'à cette date, puisque cette tombe se trouvait dans la partie qui leur aurait été affectée?

C'est Ibn ʿAsākir[2] qui, le premier — non sans une certaine hésitation[3] — a mis en circulation la légende du partage. Ibn Ǵobair († 614 H.) arrivé à Damas, environ dix ans après la mort du maître damasquin († 571 H.), commença par s'emparer de la légende[4]. Il y imprima sa marque de propriété, en la remaniant. Là où Ibn ʿAsākir s'était contenté d'une insinuation, il assigna aux musulmans la section orientale de Saint-Jean[5]. Il ajouta également un détail romanesque : la rencontre des conquérants arabes au beau milieu de la basilique[6].

Ibn ʿAsākir fut, nous apprend ce voyageur andalous[7], « le ḥāfiẓ, le moḥaddiṯ par excellence de la Syrie, auteur d'une collection consacrée à l'histoire de Damas ». Pour mériter ce titre de *ḥāfiẓ*[8] en traditions musulmanes, il fallait avoir *possédé* et transmis des centaines de ḥadiṯ. On en trouvera plus de trente mille[9] réunis dans la gigantesque compilation qui perpétue le nom d'Ibn ʿAsākir. Il y déploie une érudition étourdissante. C'était l'âge d'or des glossateurs, des compilateurs, des auteurs de dictionnaires, de chroniques universelles — nommons Yāqoūt, Ibn al-Aṯīr... L'inconfusible ḥāfiẓ damasquin ne se soucie pas d'adopter une doctrine historique, de choisir parmi les écoles, d'opérer une sélection entre les matériaux qu'il transcrit et entasse. Les gloires damasquines ne lui suffisant pas, son éclectisme y ajoute les illustrations de toute la Syrie musulmane — y compris la Cilicie, qu'il considère comme une dépendance syrienne — les personnages qui, de loin ou de près, ont entretenu des relations avec la Syrie, quand même ils n'auraient fait que la traverser : tels les pèlerins de la Mecque et les traditionnistes; enfin tous les

(1) Éd. Badrān, I, p. 197.

(2) Manuscrit de la Bibliothèque d'al-Malik aẓ-Ẓāhir, à Damas, I, p. 154 (= éd. Badrān, I, p. 199).

(3) Et sans les surcharges que ses copistes y ajouteront, à partir d'Ibn Ǵobair.

(4) Cf. Caetani, *Annali*, III, p. 347; à la ligne 11, le renvoi à Ibn Ǵobair est p. 274, non 276.

(5) Ibn Ǵobair, p. 262, 4; cf. p. 265.

(6) Ibn Ǵobair, p. 262.

(7) *Op. cit.*, p. 274.

(8) Le titre *ḥāfiẓ* « traditionniste » manque dans l'*Encyclopédie de l'islam*.

(9) Une approximation quelconque!

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

fonctionnaires et poètes de la période omayyade; tous étant censés avoir fait un stage ou une apparition en Syrie [1]. C'est ainsi qu'il consacre d'interminables notices à Ḥaǧǧāǧ, à Ziād ibn Abīhi, à Farazdaq, aux poètes, aux chefs bédouins que la tradition met en rapports avec les Ġassānides des temps préislamites.

Il vise à la quantité, non à la qualité; il ne se résigne à sacrifier aucune de ses fiches, aucun des extraits, empruntés aux innombrables *Ṭabaqāt* de poètes, de traditionnistes, de *qorrā'*, de ṣoūfis, de *faqīh*. Pour plusieurs, il se réservait sans doute de fournir la preuve de leur présence en Syrie [2]. Cette preuve, il faut supposer qu'il ne l'a pas découverte. Il n'est šī'ite en aucune façon et demeure bon Syrien. Il professe que « les Syriens connaissent mieux que d'autres leur propre histoire », اهل الشام اعلم بهٖ مِن غيرهم [3]. Et pourtant, chez lui, traditions médinoises, iraqaines, syriennes, ʿabbāsides et šīʿites se heurtent dans une confusion indescriptible. Sous les noms les plus chers à l'ancienne école syrienne, Moʿāwia [4], Yazīd, etc., se trouvent rangées les traditions omayyades et antiomayyades, sans qu'il soit possible de deviner auxquelles il donne la préférence. Cette méthode lui a permis de compiler « environ cent volumes » [5]. Le cheikh damasquin ʿAbdalqādir Badrān en a commencé une édition défectueuse et mutilée, dont cinq volumes ont paru [6].

Rien de plus confus que le chapitre consacré par Ibn ʿAsākir [7] « au fait bien connu (الامر الشائع الذائع) de la destruction par Walīd de la section (بقيّة) de l'église Saint-Jean et de son incorporation à la mosquée ». Cet en-tête de chapitre annonce deux questions très distinctes : celle du partage, ensuite celle de la reconstruction par Walīd de la basilique. Ibn ʿAsākir n'a rien de plus pressé que de les embrouiller; puis il entasse ḥadīṯ et *isnād;* mais tous se rapportent exclusivement à la seconde question et laissent de côté celle du prétendu partage. Le peu scrupuleux cheikh Badrān semble en avoir eu

[1] Voir, par exemple, Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), III, p. 13, 24, 27, 59, 64, 85, 115, 139, 185, 212, 272, 362.

[2] Comp. *ibid.*, IV, p. 154, 171, 176, 190, 230, 245, 252, 296.

[3] *Ibid.*, V, p. 19.

[4] Longue notice, une cinquantaine de pages, dans le volume XVI (non paginé) du ms. de Damas. Nombreux ḥadīṯ d'origine syrienne, à côté d'autres nettement défavorables. Même pêle-mêle dans la notice de l'illustre Damasquin, Ḫālid al-Qasri; V, 79 (éd. Badrān).

[5] Ibn Ǧobair, p. 274, 9. « Quatre-vingts volumes », d'après Yāqoūt, *op. cit.*, II, p. 598, 4.

[6] Le dernier volume paru porte le millésime de 1332 H.

[7] Manuscrit de la Bibliothèque d'al-Malik aẓ-Ẓāhir, à Damas, I, p. 154 *a*, etc.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'intuition; il supprime allégrement ḥadīṯ et *isnād*. Dans son édition, le récit de l'arbitraire intervention de Walīd se trouve précédé de cette laconique introduction : وقصّة البناء على ما اتّصل بنا « voici ce que nous avons pu apprendre sur l'histoire de cette bâtisse ».

Il est étrange que parmi les ḥadīṯ, allégués par Ibn ʿAsākir, tous n'arrivent pas à désigner nommément l'église prétendûment partagée ni à l'identifier avec la cathédrale Saint-Jean. Certains se contentent de l'appeler « l'église intérieure », *intra muros*, par opposition à celle de Saint-Thomas *extra muros*, laquelle, assure-t-on, aurait été « plus grande que l'église intérieure »[1]. Quant à Ibn Ǵobair, il ne se montre pas mieux informé. Si cette imprécision ne témoigne pas en faveur de la tradition locale, elle achève de nous édifier sur le degré de critique et la méthode de travail chez Ibn ʿAsākir. Ce qui lui tient à cœur, c'est d'utiliser ses fiches, *toutes* ses fiches. Quant à les mettre d'accord, ce n'est pas son affaire. On ne s'étonnera donc pas de le voir, quarante pages plus loin[2], reproduire le texte de la capitulation de Ḫālid ibn al-Walīd, garantissant aux chrétiens de Damas la possession pleine et entière de toutes leurs églises. Parmi « les quinze églises dont aucune — en vertu de ce traité — ne devait être désaffectée », se trouve mentionnée « l'église de Yoūḥannā[3], qui fut depuis changée en mosquée »[4]. Il y revient à la page suivante : « quant à l'église de Yoūḥannā, c'est la grande mosquée actuelle, الجامع المعمور اليوم; *elle demeura aux mains des chrétiens, en qualité d'église, jusqu'au jour où Walīd la leur enleva*, comme il a été dit »[5].

Il paraît difficile de se contredire avec plus de candeur, avec plus d'inconscience aussi. Car rien ne prouve qu'Ibn ʿAsākir se soit rendu compte de la contradiction. Cette antinomie, qui nous choque, tient à la méthode de travail observée par les ḥāfiẓ. Chaque ḥadīṯ, tradition, est envisagée et traitée séparément, sans égard pour l'ensemble du problème[6]. Leur ambition n'est pas d'édifier. Comme les maçons, ils se bornent à tailler des pierres, à approvisionner le chantier de construction. Nous avons opiné plus haut que les vers

[1] Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), I, p. 199, bas. Pendant dix-huit ans on aurait pris l'horoscope de la mosquée et de la Ḥaḍrā' avant de les bâtir; *ibid.*, texte ms. I, p. 156 *a*.

[2] *Op. cit.*, I, p. 241 (éd. Badrān).

[3] موحا (*sic*) dans le texte ms. I, p. 173 *a*, et dans celui de Badrān.

[4] *Op. cit.*, I, p. 241 (= ms. I, p. 173 *a*).

[5] *Op. cit.*, I, p. 242, 10 (= ms. I, p. 173 *b*).

[6] L'*isnād* seul leur importe.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de Farazdaq n'avaient pas été sans influence sur l'élaboration de la légende, mise sous le patronage d'Ibn ʿAsākir. A défaut d'autres références, le ḥāfiẓ ne manque pas de les citer[1]. Il introduit même le poète en présence de Walīd!! Nous apprenons également par lui que le vers فهّمك الله « Allah t'a inspiré... » renferme une allusion à un verset qoranique[2]. Preuve qu'il a étudié tout le morceau! La *qaṣīda* de Nābiġa paraît lui avoir échappé; sans quoi il aurait, croyons-nous, cherché à utiliser son exubérante description de la mosquée de Walīd. Le Śaibānite — un Bédouin chrétien passé à l'islam — était moins connu que son remuant contemporain Farazdaq, dont les relations avec Aḫṭal et surtout les retentissants démêlés avec Ǵarīr remplissent l'histoire littéraire de la période marwānide[3].

Caetani[4] pense qu'Ibn Ǵobair « a été disciple d'Ibn ʿAsākir, qu'à tout le moins il a connu sa compilation historique ». Cette dernière assertion[5] ne saurait être contestée. On voit par la mention élogieuse qu'il lui consacre quelle impression avait produite sur lui la volumineuse encyclopédie d'Ibn ʿAsākir. On peut affirmer que les détails historiques sur les sanctuaires musulmans de Damas insérés par le pèlerin andalous dans son récit de voyage sont, en grande majorité, empruntés au célèbre ḥāfiẓ damasquin[6]. Son témoignage n'est donc pas indépendant et ne fait que reproduire ses affirmations, sans prendre la peine de les discuter. Conformément à son habitude, Ibn Baṭṭoūṭa[7] s'est contenté de plagier Ibn Ǵobair, son prédécesseur.

Sous ʿOmar II, les chrétiens protestèrent contre l'injuste spoliation dont ils avaient été victimes. Ce calife se montra disposé à leur rendre *toute* la basilique[8]. Si leurs plaintes n'avaient pas été fondées, jamais le scrupuleux ʿOmar n'aurait admis l'idée de désaffecter une section de mosquée où — par droit de conquête — depuis un demi-siècle avait retenti « la bonne parole », comme s'était exprimé Farazdaq.

[1] Mais à la fin de sa *riwāya*. Les poètes, comme tels, ne pouvaient figurer dans l'*isnād* d'un ḥadīṯ, après le verdict du *Qoran*, XXVI, 224!

[2] *Qoran*, XX, 79; IBN ʿASĀKIR (éd. BADRĀN), I, p. 202-203. Ailleurs il affirme (voir plus haut) que le poète n'a visité la Syrie qu'après la mort de Walīd.

[3] Cf. *Chantre des Omiades*, chap. VII et VIII.

[4] *Annali*, III, p. 347.

[5] Pour la première, voir plus haut, p. 35.

[6] Cf. IBN ǴOBAIR, p. 262, 263, 4, etc.; 274, 7 etc., 279 etc.

[7] Éd. DEFRÉMERY, I, p. 198.

[8] Cf. BALĀḎORĪ, p. 125; IBN AL-BAṬRĪQ (éd. CHEIKHO), II, p. 42-44; IBN ʿASĀKIR, I, p. 209.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

Comment est née la confusion, *il garbuglio,* pour employer le terme de Caetani? Je ne la crois pas antérieure aux Croisades. Avant cette période, parmi les auteurs qui ont mentionné la basilique de Damas, aucun n'a parlé de partage. Avec l'arrivée des guerriers francs, tout change de face. Dans les villes syriennes, les dernières grandes églises, demeurées aux chrétiens[1], leur sont successivement enlevées. A Alep, nous retrouvons la situation telle qu'elle existait à Damas, antérieurement à Walīd. Mosquée et cathédrale y voisinaient depuis plus de 500 ans. La première avait été édifiée dans la cour de la cathédrale; sans doute, comme à Damas, une construction modeste, *quædam,* avant que le calife Solaimān ne s'y intéressât, sans toutefois toucher à l'église. Celle-ci se dressait «en face de la porte ouest de la mosquée» (Ibn aś-Śiḥna).

Pendant le siège d'Alep par les Croisés, les Alepins, en guise de représailles, se décidèrent à désaffecter l'église. Vint ensuite le sultan Noūraddīn, lequel changea en *madrasa* le sanctuaire chrétien. A Ḥomṣ, le même Noūraddīn dépouilla les chrétiens de la part qui leur restait encore dans la basilique Saint-Jean. Au lendemain de la conquête arabe, le quart de ce sanctuaire avait été converti en mosquée[2]. C'est la seule ville syrienne où, au témoignage explicite de Balāḏorī, pareille expropriation avait été stipulée. Elle ne parut pas assez dure au calife ʿabbāside Motawakkil (847-861). Son ordre de confisquer définitivement l'église[3] ne fut sans doute pas exécuté, puisque, vers 950, le géographe Iṣṭaḫrī[4] mentionne à Ḥomṣ «une église dont une part appartient aux chrétiens, tandis que l'autre est devenue la mosquée principale». C'est actuellement le *Ǧāmiʿ an-noūrī.* Dans ce nom, M. Ernst Herzfeld croit reconnaître la preuve que la désaffectation complète remonte, elle aussi, au temps du sultan Noūraddīn[5].

[1] Cf. E. Herzfeld, *Mshattâ, Ḥîra und Bâdiya,* p. 127-128, extrait de *Jahrbuch der preuszischen Kunstsammlungen,* Berlin, 1921. Ibn aś-Śiḥna, الدر المنتخب في تاريخ مملكة حلب (éd. Sarkis, Beyrouth, 1909, p. 82-83; cf. p. 61, etc.).

[2] Balāḏorī, p. 131; Yāqoūt, *op. cit.,* II, p. 335.

[3] Lammens, *La Syrie,* I, p. 138.

[4] *Op. cit.,* p. 61.

[5] *Festschrift Lehmann-Haupt,* p. 234-235. Corrigez p. 234, n. 2, en p. 131 le renvoi à Balāḏorī.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'est pendant cette période troublée et sous l'impression de ces événements qu'Ibn ʿAsākir compila son encyclopédie. On ne se rendait plus compte alors des nécessités qui s'étaient jadis imposées aux conquérants de la Syrie. Il faut lire, dans Ibn ʿAsākir[1], les prolixes et humiliantes stipulations qu'on substitua à la capitulation de Ḫālid ibn al-Walīd, citée plus haut. « Les églises devaient servir de lieu de passage aux musulmans, rester ouvertes jour et nuit pour les hospitaliser; aucune ne devait être rebâtie, ni relevée de ses ruines[2]..... » Puisqu'on ne mettait pas en discussion que Damas avait été, partiellement au moins, emportée de vive force, était-il admissible que les vainqueurs eussent craint d'imposer aux chrétiens de Damas les conditions auxquelles ceux de Ḥomṣ[3] avaient dû souscrire? Quelle autre conclusion dégager des vers de Farazdaq, sinon que chrétiens et musulmans avaient prié « ensemble » — معًا ou جميعًا — dans le même sanctuaire, à savoir, la basilique de Damas, puisque le poète félicite Walīd d'avoir mis fin à ce scandale, « à la promiscuité des idolâtres avec les adorateurs d'Allah »? Fouillant ensuite dans ses fiches, Ibn ʿAsākir y a retrouvé les textes de Wāqidī, d'Ibn Saʿd, de Balāḏorī. S'il évite de les citer nommément, c'est peut-être parce que leur autorité le gênait. Mais il les a connus; car il reproduit comme eux le contenu de la célèbre capitulation de Ḫālid ibn al-Walīd. Ces textes affirmaient, il est vrai, qu'à Damas les conquérants avaient garanti la possession de toutes les églises, qu'aucune n'avait été désaffectée. Mais il restait l'exemple de Ḥomṣ. Une pareille stipulation y avait été accordée par les Arabes; elle ne les avait pas empêchés d'en « excepter le quart de l'église de Jean pour la future mosquée », ربع كنيسة يوحنّا للمسجد[4].

Une exception analogue avait dû être prévue à Damas, où les conquérants n'avaient pu montrer moins de ferveur religieuse que leurs frères d'armes, à Ḥomṣ, ni une moindre résolution d'humilier l'adversaire chrétien. Ainsi devait-on raisonner, au siècle des Croisades, chercher à suppléer au silence des documents.

Au temps d'Ibn ʿAsākir, la tradition locale à Damas se souvenait qu'une église avait occupé l'emplacement où se dressait la mosquée omayyade, que

[1] Éd. Badrān, 1, p. 149, 150, 178.

[2] Voilà de quelle encre on écrivait, au temps des Croisades.

[3] Cf. notre *Moʿāwia*, p. 8, n. 5.

[4] Balāḏorī, p. 131, 7. La cathédrale de Ḥomṣ était, elle aussi, sous le vocable de saint Jean-Baptiste. Les deux cités prétendaient posséder ses reliques.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

la ville avait été prise, partie d'assaut, partie en vertu d'une capitulation. C'est à Damas sans doute qu'Ibn Ǵobair aura recueilli la donnée pittoresque de la rencontre des conquérants arabes au milieu de Saint-Jean, qu'il est le premier à enregistrer. De là à conclure que l'église avait été partagée, il n'y avait pas grande distance. Ibn ʿAsākir la franchit, en entreprenant de réviser, de compléter la tradition populaire. Il appliqua au sanctuaire chrétien la conclusion qu'il avait dégagée de l'étude de Farazdaq et de l'antécédent de l'église homonyme de Ḥomṣ. Il ne cite nulle part des garants, pour la raison que la littérature historique, la tradition écrite ne lui en offraient pas. Ce qu'il nous livre, c'est le résultat de ses recherches, de ses déductions personnelles. Entreprise dans cette disposition d'esprit, la collation du texte de Balāḏorī et des auteurs antérieurs ne put d'ailleurs que le confirmer dans sa manière de voir. Le style de ces écrivains prête à l'équivoque, il faut bien en convenir. Ils nous parlent de « l'agrandissement de la mosquée ». Ils nous montrent les souverains omayyades cherchant à « englober l'église de Jean dans la mosquée » [1]. De ces tournures amphibologiques, Ibn ʿAsākir a finalement déduit qu'église et mosquée formaient un seul corps de bâtiment et avaient été partagées entre les deux confessions. Le point de départ de la légende, je crois le retrouver dans les vers de Farazdaq. L'ingéniosité d'Ibn ʿAsākir aura fait le reste, en combinant l'exemple de l'église de Ḥomṣ avec la tradition damasquine et le texte ambigu de Balāḏorī.

*
* *

Ce qui allait amener le désaffectation, la confiscation de la *grandis ecclesia*, « laquelle n'avait pas sa pareille en toute la Syrie » [2], ce fut la comparaison humiliante que son voisinage suggérait avec la modeste, *quædam*, « quelconque » construction sarrasine, élevée sur l'ancien agora de Damas. Parallèlement à l'évolution du califat, devenu par ses visées conquérantes et ses tendances impérialistes un des principaux facteurs de la politique internationale au VII^e^ siècle, se développait, chez les souverains omayyades, le goût de la

[1] Balāḏorī, p. 125; Ibn al-Baṭrīq, II, p. 42-44. — [2] Ibn al-Baṭrīq, II, p. 42, 11.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

représentation. Les successeurs des califes médinois s'entourent, en Syrie, des attributs du *molk*, de la royauté [1].

On n'observe aucune de ces préoccupations chez les frustes Bédouins qui avaient combattu sous les murs de Damas. Éblouis par leur rapide conquête, leurs chefs eux-mêmes n'arrivent pas à réaliser la situation nouvelle, à dominer les problèmes devant lesquels leur inexpérience se trouve placée. C'est à Ḥomṣ seulement, au témoignage de Balāḏorī [2], que dans la capitulation ils prennent soin de se réserver un lieu de réunion et de prière. Partout ailleurs on les voit repris par la nostalgie du désert; ils cèdent à l'attraction de la *bādia* [3]. Ils cherchent non des palais, mais des pâturages pour les troupeaux qu'ils traînent à leur suite. Au lieu de se fixer à Damas dans les maisons abandonnées, ils vont choisir, à une journée au sud, l'emplacement de Ǵābia, ancienne résidence des phylarques ġassānides. L'eau et les terrains de pacage y abondent. Ils les connaissent déjà pour y avoir campé, à la veille de la bataille du Yarmoūk, et aussi par la mention de leurs poètes.

Quand, à deux reprises, le calife ʿOmar Ier viendra inspecter la Syrie, il s'arrêtera à Ǵābia, négligeant Damas. Les chroniqueurs arabes postérieurs n'ont rien compris à cette attitude de ʿOmar [4], lequel convoque à Ǵābia les chefs arabes de Palestine. Ils ont supposé une épidémie de peste qui aurait alors désolé Damas [5]. La réalité est tout autre. Le gros des conquérants se trouvait réuni, non à Damas, mais à Ǵābia, devenu le camp central de la Syrie. C'est de là que les Arabes surveillaient leur récente conquête. ʿOmar y tint le يوم جابية « le jour de Ǵābia », si célèbre dans la tradition [6]. Ce fut « une sorte de congrès où pendant trois semaines il délibéra avec les chefs arabes sur la future organisation de la Syrie » [7]. Jusqu'à l'avènement des Omayyades, Ǵābia demeura le camp permanent [8] du *ǵond*, ou circonscription administrative de Damas. C'est là que se réunissent et se forment les recrues, affluant du désert. C'est à Ǵābia que les Arabes venaient combler les vides opérés dans leurs rangs, au retour des meurtrières razzias « hivernales et

[1] *Moʿāwia*, p. 189, etc.

[2] Voir précédemment, p. 40.

[3] Voir notre *Bādia*, citée précédemment.

[4] Dont la présence à Damas n'est jamais signalée.

[5] Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), I, p. 172, 1-2.

[6] Voir *Ǵābia* dans l'index de *Moʿāwia* et notre article *Ǵābia* dans l'*Encyclopédie de l'islam*.

[7] Cf. *La Syrie*, I, p. 57.

[8] Un grand centre militaire.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

estivales » [1]. Ils y touchaient la solde, عطاء, prenaient livraison des ارزاق, de l'*annona* ou vivres assignés à leur subsistance et à celle de leur famille.

Nous devons supposer, à Ǵābia, l'existence de bureaux pour l'administration des finances, celle de vastes magasins pour les vivres et les équipements militaires. Autant convenir que, dans l'estime des Arabes, Ǵābia jouait le rôle de capitale et attirait, aux dépens de Damas, le concours des Bédouins. Proclamé calife, Mo'āwia se fixa à Damas. Il supprima le camp de Ǵābia pour le transporter au nord d'Alep, à Dābiq [2]. Il ne supprima pas pourtant l'attraction de Ǵābia [3]. Après la chute des Sofiānides, les Arabes de Syrie s'y réuniront de nouveau pour délibérer sur le choix d'un souverain [4]. De cette période datent les ḥadīṯ qui exaltent les prérogatives de cette localité désertique. « Adam a été créé du limon de Ǵābia ». C'est encore « à Ǵābia que se réuniront les âmes des fidèles », avant le jour du Jugement [5]. Tout ce que put obtenir l'exemple de Mo'āwia, ce fut de décider ses principaux collaborateurs et lieutenants [6] à le suivre à Damas. Comme lui, ils s'y choisiront — sur ses instances sans doute — des résidences dans les « maisons abandonnées », فضول المنازل. Ibn 'Asākir ne manque pas d'en indiquer l'emplacement dans les notices qu'il leur consacre [7].

C'est alors que le calife dut songer à trouver une *ecclesia,* une mosquée pour les réunions du vendredi. Il jeta les yeux sur la basilique Saint-Jean, voisine de son palais. N'ayant pu amener les chrétiens à la lui céder, il se décida à en construire une autre, *aliam instituit atque sacravit* [8]. C'est la *quædam ecclesia,* modeste bâtisse, d'Arculfe et dont ce dernier affirme l'origine sarrasine. Pour conclure qu'elle se trouvait dans le voisinage de Saint-Jean, nous avons d'abord l'affirmation explicite d'Ibn al-Baṭrīq, de Nābiġa et de Farazdaq; ensuite le

[1] Lire صائفة, razzia *estivale,* au lieu de صافية, dans Ibn 'Asākir (éd. Badrān), I, p. 238, bas.

[2] Ibn 'Asākir, ms. I, p. 171 *a.*

[3] 'Abdalmalik y proclame la candidature de ses deux fils, اذا وكانت الجابية من منازل الخلفاء ارادوا امرًا . . . ; Ibn 'Asākir, ms. VII, p. 305.

[4] *La Syrie,* I, p. 77.

[5] Ibn 'Asākir, ms. I, p. 171; I, p. 238 (éd. Badrān).

[6] Cf. *Mo'āwia,* p. 42, etc.; Ibn 'Asākir (éd. Badrān), IV, p. 35, 6; 145.

[7] Ainsi pour Moslim ibn 'Oqba; voir sa notice dans le volume XVI non paginé (ms. de Damas): دارهٔ بدمشق موضع صدق [lire فندق] الخشب قبلي دار البطيخ. Même remarque pour 'Obaidallah ibn Ziād; sa notice dans volume X, non paginé; pour Ḥabīb ibn Maslama (éd. Badrān), IV, p. 35, l. 7.

[8] Vénérable Bède, texte cité plus haut; voir p. 24.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

texte de Balāḏorī, enfin l'analogie des exemples de Ḥomṣ et d'Alep, villes où les conquérants établirent également leur mosquée à côté de la cathédrale chrétienne. Désireux de ménager la susceptibilité de leurs sujets chrétiens, cédant peut-être aux observations des Sarǧoūnides, leurs ministres [1], les Sofiānides n'insistèrent plus, depuis l'échec du fondateur de la dynastie. Les troubles politiques leur causeront de plus graves soucis, après la mort de Moʿāwia.

Le projet de Moʿāwia sera repris par les Marwānides, sous lesquels le régime arabe se montra moins tolérant [2]. ʿAbdalmalik et Walīd furent de grands constructeurs. Le seul parmi les souverains omayyades — depuis Moʿāwia — ʿAbdalmalik résida habituellement à Damas. Nous savons qu'il négocia avec les chrétiens la cession de leur basilique. Il se heurta à un nouveau refus. Il y répondit peut-être en confisquant la section orientale, celle où se trouvait le monument de saint Jean-Baptiste dont la possession intéressait les musulmans. Ainsi tout s'expliquerait. Le témoignage si formel d'Arculfe ne peut être écarté. Il en ressort que Moʿāwia avait scrupuleusement respecté la capitulation de Ḫālid ibn al-Walīd. Par ailleurs, le texte de Farazdaq se concilie avec l'hypothèse d'un partage, antérieur au règne de Walīd. Ce calife ne s'en contentera pas. La notice extrêmement édifiante qu'Ibn ʿAsākir [3] consacre à ce fondateur de la grande mosquée damasquine témoigne de sa ferveur religieuse. On peut, je crois, lui accorder plus de créance qu'aux éloges intéressés décernés par Nābiġa [4] à son frère, Yazīd II. A en croire le panégyriste śaibānite, cet hystérique calife, tombé sous l'entière dépendance de deux musiciennes, Sallāma et Ḥabāba, aurait « passé les nuits en prières, versant des larmes et récitant des sourates ». Au dire d'Ibn ʿAsākir, « Walīd terminait tous les trois jours la lecture du Qoran; encore ne manquait-il pas de s'excuser sur ses nombreuses occupations ». Masʿoūdī [5] le traite avec moins d'indulgence que le ḥāfiẓ de Damas. « C'était, assure-t-il, un despote autoritaire, violent et injuste », جبّار عنيد ظلوم غشوم. On devine dans l'accumulation de ces épithètes péjoratives toutes les rancunes du *śīʿitisme louable*, حسن التشيّع — celui de Masʿoūdī — contre les Omayyades, rivaux des ʿAlides. Médiocrement intelligent, ne supportant pas la contradiction, constamment heureux dans ses entreprises,

[1] *Moʿāwia*, p. 388, 389; *Yazīd*, p. 120-121.
[2] Cf. *La Syrie*, I, p. 84-85.
[3] Vol. XVII non paginé (ms. de Damas), notice de Walīd ibn ʿAbdalmalik.
[4] *Dīwān*, p. 24, *b*.
[5] *Op. cit.*, V, p. 360.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ce calife, sous lequel l'empire arabe atteignit sa plus grande extension territoriale, considéra comme une bravade la résistance à ses avances des chrétiens de Damas. Il passa outre à leurs protestations. L'église « fut changée en mosquée et diligemment réédifiée par Walīd » [1]. Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur l'étendue de cette reconstruction.

Les églises rotondes de Syrie [2] et, en premier lieu, la cathédrale de Boṣrā avec sa coupole aérienne, avaient frappé l'imagination des Arabes, depuis les temps où leurs caravanes fréquentèrent le marché de cette ville [3]. Quand les califes omayyades se feront bâtisseurs de mosquées, c'est ce type monumental qu'ils voudront reproduire. ʿAbdalmalik s'y employa avec succès, à la « Ṣaḫra » de Jérusalem. Au vaisseau allongé de la basilique il préféra, à l'instar de Boṣrā, une rotonde inscrite dans un octogone et dominée par une coupole élancée [4]. La rotonde servait de châsse à la massive relique de la « Roche » et devait faciliter aux pèlerins l'exercice du *ṭawāf,* ou tournée rituelle. Walīd n'admirait pas moins que son père — nous l'apprenons par Ibn al-Baṭrīq [5] — les édifices à coupole. La pleine réussite du premier, à Jérusalem, ne lui laissera pas de repos. Ses architectes syriens n'ont pu que l'encourager. Depuis la construction du transept, la basilique de Damas se rattachait au type des églises *à plan central.* L'addition d'une coupole montée sur trompes en était le complément naturel. C'est à ce complément que se borna en substance la *reconstruction,* mentionnée par l'auteur des *Prairies d'or.* Grâce à Nābiġa, nous devinons la fierté qu'en ressentit Walīd. Parmi les merveilles de la mosquée, le poète de cour décrit (*Dīwān,* p. 19, *a*) :

La coupole où n'atteignent pas les oiseaux, avec ses hauts caissons plafonnés en bois de teck,

Ses suspensions de lampes d'or, pleines d'huile, dont la lumière éclaire le Liban et la côte maritime.

وقبّة لا تكاد الطّيرُ تبلغُها اعلا محاريبها بالساج مسقوف

لها مصابيح فيها الزيت مِن ذهب يُضيءُ مِن نورها لُبنان والسِيف

[1] Mas'oūdī, V, p. 361.

[2] Déjà signalées par Arculfe.

[3] Cf. *La Mecque à la veille de l'hégire,* p. 47-48.

[4] Cf. E. Herzfeld, *Mshattâ, Ḥira und Bâdiya,* p. 119-121, 128.

[5] *Op. cit.,* II, p. 42, 3.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mas'oūdī se borne d'ailleurs à rééditer l'erreur commune, jusqu'en ces derniers temps, laquelle attribuait à l'époque musulmane le plan de l'édifice actuel. Elle flattait l'orgueil des Arabes. Balāḏorī semble la favoriser, quand il montre le calife Walīd donnant les premiers coups de pioche et ordonnant aux maçons d'achever l'œuvre de destruction [1]. Sur les murs intérieurs de la mosquée, Mas'oūdī avait pu lire ce texte, se détachant « en lettres dorées sur un fond de lapis-lazuli : a ordonné la construction de cette mosquée et de démolir l'église qui s'y trouvait le serviteur d'Allah, Walīd, commandeur des croyants » [2]. Suivaient la *Fātiḥa* et trois petites sourates, « reproduites en entier ». Ce sont sans doute « les sourates et les versets où promesses et menaces se succèdent » [3]. Nābiġa les signale dans sa description parmi les mosaïques dont « la fulgurence aveuglait le plus clairvoyant », يكاد يُعشي بصيرَ القوم زَبَرْجهُ [4]. Elles n'y restèrent pas longtemps. Avant le règne de Māmoūn, قبل المامون, les textes qoraniques furent effacés, محا [5]. Comment ne pas songer à un grattage commandé par les 'Abbāsides, quand on se rappelle que le même calife Māmoūn substituera plus tard son nom à celui de 'Abdalmalik, dans la coupole de Jérusalem [6]? Mas'oūdī était arrivé à temps pour relever la partie historique de l'inscription monumentale dont le terrible incendie de 1069 [7] enleva sans doute les derniers vestiges.

Ibn 'Asākir ne paraît pas l'avoir vue *in situ* ni en avoir pris une connaissance directe [8]. S'il la cite, c'est sur l'autorité d'un certain Aboū Yoūsof Ya'qoūb ibn Sofiān, qui m'est d'ailleurs inconnu. Mais, avant Ibn 'Asākir, des générations de Damasquins, des milliers d'étrangers [9], comme le poète Nābiġa et l'historien Mas'oūdī, avaient pu lire ce texte officiel, où étaient mentionnées d'affilée « la mosquée et l'église qui s'y trouvait », الكنيسة التي كانت فيهِ.

(1) *Foṭoūḥ al-boldān* (éd. DE GOEJE), p. 125.

(2) IBN 'ASĀKIR (éd. BADRĀN), I, p. 206-207; comp. BALĀḎORĪ, p. 126; MAS'OŪDĪ, V, p. 363. Corriger dans Badrān هذه الكنيسة en هدم الكنيسة.

(3) NĀBIĠA, *Dīwān*, loc. cit. Au lieu de l'énigmatique من رنب du manuscrit, mon collègue le P. Cheikho me suggère مِن رَتَبٍ « à tour de rôle ».

(4) *Dīwān*, loc. cit.

(5) IBN 'ASĀKIR, I, p. 207, haut.

(6) Cf. *La Syrie*, I, p. 83. Dépit des 'Abbāsides quand ils visitent les mosquées omayyades de Damas et de Jérusalem; IBN 'ASĀKIR, I, p. 198. Ils enlèvent les mosaïques de la mosquée d'Alep; IBN AŚ-ŚIḤNA, *op. cit.*, p. 62.

(7) Cf. *La Syrie*, I, p. 153. Sur ses ravages, voir la poésie citée dans IBN 'ASĀKIR (éd. BADRĀN), I, p. 207.

(8) Ibn Ǵobair ne la connaît pas davantage.

(9) De passage à Damas.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

On devine la conclusion que ce texte suggérait. Désireux de faire la cour à son mécène princier, Nābiġa l'a traduite par l'incise ambiguë : عن جوف مسجدنا « du milieu de notre masǵid », laquelle ne tranchait rien. L'épigraphe de Walīd, les transcriptions poétiques de Nābiġa et de Farazdaq devaient avoir pour résultat de consacrer la confusion historique dont Ibn ʿAsākir nous a transmis la formule définitive. Au lieu d'inférer que la mosquée avait succédé à l'église — ainsi l'a compris Barbier de Meynard, le traducteur de Masʿoūdī [1] — l'opinion populaire, suggestionnée par un texte amphibologique, devait fatalement aboutir à la légende du partage, se persuader que, depuis la conquête, les deux édifices avaient, comme à Ḥomṣ, formé un seul corps de bâtiment et s'étaient trouvés renfermés dans la même enceinte, les murs de la basilique chrétienne.

L'épigraphie arabe est une science récente, créée par les orientalistes. Pas plus qu'à la poésie, les règles qui régissent tyranniquement la discipline du ḥadīṯ ne reconnaissent aux inscriptions lapidaires le droit de figurer dans le corps de l'*isnād*, dans la chaîne conventionnelle des garants, lesquels sont censés s'être transmis *oralement* et sans interruption le contenu des traditions musulmanes. Le *Tārīḫ Dimašq* a été composé par un *ḥāfiẓ*, à savoir, par un virtuose du ḥadīṯ, un érudit, servilement attaché aux méthodes surannées de cette science traditionnelle. Ainsi s'explique la formation du dossier où Ibn ʿAsākir a puisé sa documentation sur l'origine de la mosquée omayyade.

Voici comment je proposerais de rétablir l'*isnād* du ḥāfiẓ damasquin : 1° le tercet poétique de Farazdaq; 2° l'inscription de Walīd. Les deux renseignements rentreraient dans la catégorie des documents qu'un ḥāfiẓ qualifierait de « ḥadīṯ morsal ». Farazdaq s'est inspiré de Nābiġa, son prédécesseur, et Ibn ʿAsākir cite de seconde main l'épigraphe de Walīd. Ce calife expropria Saint-Jean de Damas, comme aux temps des Croisades le qāḍi Ibn al-Ḥaššāb désaffecta la cathédrale d'Alep et Noūraddīn celle de Ḥomṣ, sans égard pour les garanties accordées précédemment aux tributaires. Le monument était trop beau, avons-nous dit, pour être laissé entre les mains des chrétiens. Il occupait le centre de la capitale omayyade et écrasait par ses dimensions la modeste mosquée, sa voisine. C'est, en définitive, l'explication adoptée par le

[1] *Prairies d'or*, V, p. 363.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

judicieux géographe Maqdisī [1], lui-même issu d'une famille d'architectes-ingénieurs. « Pays demeuré chrétien, la Syrie possédait des églises éblouissantes, renommées au loin, telles la basilique de la Résurrection [2], celles de Lodd et d'Édesse. Ému par ces considérations, Walīd voulut doter l'islam d'un édifice capable de lutter avec ces églises, et il résolut d'en faire une des merveilles du monde [3]. »

*
* *

De toute cette discussion, nous pensons que le prestige d'Arculfe sort non seulement indemne, mais grandi. Pour infirmer la valeur de son témoignage, il faudrait prouver qu'il s'est mépris gravement en une matière où le contrôle était si facile, où il suffisait d'ouvrir les yeux. Nous ne pensons pas qu'on y réussisse. En face de cette attestation si précise, si désintéressée, presque contemporaine de la conquête arabe, que vaut la légende fourmillant de contradictions, patronnée cinq siècles plus tard par un ḥāfiẓ damasquin? Pour réhabiliter Ibn ʿAsākir, il nous paraît inutile de distinguer entre les deux redditions de Damas, de supposer qu'après la seconde les musulmans auront aggravé les conditions précédemment accordées par Ḫālid ibn al-Walīd [4]. Si la capitulation de Ḫālid était devenue caduque, les califes omayyades qu'elle gênait n'auraient pas manqué de s'en prévaloir. Les envahisseurs du désert, renonçant à occuper Damas, n'ont pu éprouver le besoin de s'y ménager une mosquée monumentale. A l'usage des Arabes que son exemple groupera en cette ville, Moʿāwia organisa une *moṣallā*. A cet effet il a pu utiliser l'emplacement des « bazars abandonnés » [5] sur l'agora. Si à tout prix on veut retenir l'hypothèse d'un partage de Saint-Jean, il faut le placer postérieurement au passage d'Arculfe par Damas, de préférence, croyons-nous, sous le califat de ʿAbdalmalik. Mais cette explication se heurte à tous les témoignages de la tradition musulmane. Et nous voici de nouveau ramenés au texte d'Arculfe et à l'interprétation du duc Caetani [6].

H. Lammens.

[1] Lequel la tient de son oncle.

[2] A Jérusalem.

[3] Maqdisī, p. 159. Sur cette « merveille du monde », cf. Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), I, p. 198.

[4] Dussaud, *op. cit.*, p. 237-238.

[5] Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), I, p. 179, 2.

[6] Lequel, le premier, l'a mise en circulation et en valeur.

BIFAO 26 (1926), p. 21-48 Henri Lammens
Le calife Walid et le prétendu partage de la mosquée des Omayyades, à Damas.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net